vallait pas, lui, à vous sauver du malheur qui vous menaçait ? Et quand, dans un moment d'affreux désespoir, vous aviez pris la résolution d'attenter à vos jours, êtes-vous bien sûre qu'il n'était pas là à quelques pas derrière vous, tremblant, en proie à d'horribles angoisses, prêt à mourir pour vous et avec vous ?

La jeune fille attacha sur le chevalier un regard de feu.

—D'où savez-vous cela, monsieur ? demanda-t-elle en frémissant ; j'ignore ce qui s'est passé pendant ce terrible moment où j'espérais mourir, mais... folle que je suis, interrompit-elle comme frappée d'une idée subite, vous avez ouvert la lettre que je vous avais confiée en quittant le château, vous avez trahi le secret d'une femme qui se fiait à vous, et maintenant...

—N'avez-vous jamais pensé, Clotilde, reprit le chevalier sans paraître avoir entendu l'observation de l'institutrice, qu'il y avait dans vos rapports avec votre protecteur inconnu d'étranges coïncidences bien capables d'exciter vos soupçons ? N'avez-vous jamais remarqué, par exemple, que pas un fait qui pût vous paraître une injure personnelle ne s'est accompli au château de Sivry sans que l'inconnu ne vous adressât bientôt après après une consolation qui en atténuait l'effet ? N'avez-vous pas remarqué, lorsqu'une pensée de tristesse ou de désespoir venait obscurcir votre front, que bientôt on vous écrivait pour relever votre courage et vous promettre un meilleur avenir ? Enfin pour redescendre à des considérations plus vulgaires et toutes matérielles, n'avez-vous pas remarqué que jamais vous n'avez eu de dépenses imprévues à faire, de démarches à tenter, que le génie invisible qui semblait veiller sur vous n'eût comme deviné vos désirs et vos besoins ? Et de tout ceci, Clotilde, n'avez-vous pas tiré la conséquence que celui qui s'inquiétait ainsi de votre sort pouvait ne pas être loin de vous, qu'il était vos souffrances pour vous consoler et vous plaindre ; et qu'alors que vous le croyiez bien loin, il était là méditant sur votre bonheur, toujours attentif à prévenir vos égarements et à réparer vos fautes ?

—Oh ! de grâce, monsieur, dit Clotilde dans un trouble inexprimable, ne me torturez pas par de mystérieuses paroles dont je ne puis pénétrer le sens ! Au château de Sivry, comme partout, je n'ai jamais pu soupçonner personne de ceux qui m'entouraient...

—Vous n'avez pas songé, reprit le chevalier avec une agitation toujours croissante, que les mêmes circonstances qui avaient forcé ce protecteur à se cacher de vous lui faisaient un devoir peut-être de couvrir son visage du masque de la froideur et de l'indifférence, quand vous occupiez ses souvenirs, toutes ses pensées, toutes ses

espérances ? et vous n'avez pas songé non plus qu'un jour enfin, les circonstances ayant changé, il pourrait venir à vous, vous ouvrir les bras et vous dire-en pleurant : Clotilde, je suis votre père !

La voix du chevalier était si vibrante en ce moment, son geste, en tendant les bras à sa fille, était si noble et si vrai ; les larmes qui couvraient son visage étaient si persuasives, que Clotilde, sans réfléchir à l'étrangeté de cette révélation inattendue, sans hésiter, sans même songer aux preuves ou aux éclaircissements qu'elle était en droit d'attendre de cet homme qui tout à coup annonçait des liens si intimes entre elle et lui, se précipita dans les bras du chevalier en poussant un cri de joie.

—Oui, c'est moi, mon enfant, dit le chevalier, dont l'âme de glace s'était réchauffée cette fois, c'est moi qui veillais sur toi avec la solitude d'un père, depuis ton enfance ; c'est moi qui dans mon affection égoïste t'avais fait une position si déplorable au château de Sivry, enfin d'être toujours près de toi, de te contempler en secret, d'admirer sans cesse ta beauté, tes qualités brillantes, ta noblesse d'âme !.. Enfant, enfant qui n'a pas deviné l'invisible réseau dont l'amour paternel l'avait entourée pour la préserver de toute atteinte !

—Vous ! mon père ! s'écria-t-elle avec délire ; oh ! oui, je me souviens maintenant ! Cet intérêt si profond et si mystérieux ! Oh ! mon Dieu, je n'étais donc pas seule au monde ! Près de moi, il y avait quelqu'un qui souffrait de mes souffrances, dont j'occupais toutes les pensées... Mais, dit-elle avec terreur en s'interrompant tout à coup et en attachant un regard inquiet sur le chevalier, vous ne m'avez pas parlé de... de ma mère ?

Le chevalier baissa la tête et dit avec une profonde tristesse :

—Ta mère n'est plus, ma Clotilde, et comme toi elle a été bien malheureuse. C'est une lugubre histoire que je te raconterai un jour. Nous pleurerons ensemble ta pauvre mère, Clotilde, car elle t'a bien aimée quoiqu'elle n'ait jamais eu ton bonheur de t'embrasser. Et toi, mon enfant, promets-moi désormais de supporter comme elle tes maux avec courage, promets-moi surtout de n'avoir plus de ces horribles accès de désespoir...

—Oh ! non, non, mon excellent père, s'écria Clotilde en se jetant à son cou dans un nouveau transport ; oh ! non, je ne veux plus mourir maintenant que je ne suis plus seule dans le monde, maintenant que je puis m'appuyer sur vous, vous aimer et être aimée de vous !

—Oui, ma Clotilde, je t'aimerai, je te soutiendrai toujours, et j'espère que tu reviendras calme, heureuse....